

Aller au-delà des frontières : Illusion, défi, éveil d'humanité ?

Ambiguïté et dialectique de la frontière Bienheureuse frontière !

Abraham n'aurait jamais entendu cet appel à quitter la maison de son père s'il n'y avait pas d'abord habité. Il part de quelque part, d'une langue, d'une patrie, d'une culture, d'une religion, sur l'appel d'un Dieu inconnu, mais à qui il fait confiance¹.

Plus tard, la promesse d'un pays va le séparer et le rapprocher des autres, lui permettre de les côtoyer, de les rencontrer, quitte à leur faire la guerre. Abraham n'a pu devenir un maître de l'hospitalité qu'en ayant quitté son « chez lui ».

Ainsi, sans frontière, aucune possibilité d'accueillir, pas de « chez moi » qui puisse devenir ouvert. Pas de « chez l'autre » que je puisse habiter. Tout est confondu, flou, mélangé. Pas de distinction ni de séparation, pas d'accueil ni d'hospitalité. La souveraineté sur un territoire est possibilité d'un asile, indispensable pour qui cherche la liberté et le respect. Elle se décline en consentement dans les relations interpersonnelles, en contrats dans les liens commerciaux, en conventions dans les relations internationales. Des traités fondent des frontières : ils protègent la paix, rendent possibles les échanges, délimitent des responsabilités.

On pourrait parler d'autres frontières : celle de la peau, celles des langues, celles des mœurs. Sans peau, pas d'échange, pas de caresse. Jamais sans ma peau ! Autre dialectique d'une frontière indispensable à

la consistance de mon être, et ouverte à l'eau, à l'air, au soleil. À l'autre.

Bénédiction de Babel et festival de langues à Pentecôte : je ne comprends pas, mais j'entends, j'entends les merveilles de Dieu dans ma propre langue ! Vive les traductions qui font foisonner les sens !

Il y a de la joie à manger les épis de blé quand on a faim, à voir se lever un homme paralysé, une main asséchée se déployer, un jour de shabbat. Il y a une joie imprenable, fruit d'une liberté nouvelle, jaillie d'une conscience personnelle. La vie morale trace ainsi sa route en référence à un système, mais en toute liberté par rapport à lui².

La malédiction de la frontière

Il est pourtant des frontières qui délimitent un espace réservé, un espace sacré. Le Temple de Jérusalem, par exemple, fabrique du sacré (étymologie de « sacrifice »). Aujourd'hui encore, s'approcher de l'autel de certains édifices religieux reste réservé à des personnes particulières. La violence attachée à ce sacré³ dresse des murs, exclut. La terre, quand elle revêt ce caractère, génère des conflits. Il en va du respect exagéré des frontières, mais aussi de mon point d'honneur⁴.

² Voir les méditations rigoureuses d'Eric Weil dans *Philosophie de la morale*, Vrin, 1998.

³ Voir les analyses de René Girard dans *La violence et le sacré*, Grasset, 1972, ou bien *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 2001.

⁴ Denis Vasse, *L'autre du désir et le Dieu de la foi*, Seuil, 1991.

¹ Voir Genèse 12 à 25.

Des puissances politiques ont pu dessiner des frontières au lendemain de la première guerre mondiale. Au cordeau, à coups de latitudes ou de longitudes, après des négociations de marchands de tapis, en séparant des familles, des tribus, des peuples. Plus de 100 ans après, des peuples en souffrent encore.

Il est aussi possible de voir la frontière comme une barrière infranchissable, un mur de clôture. Et la violence y est attachée comme une marque indélébile.

Cette dialectique de la frontière écarte d'emblée tout romantisme dans l'abord de ce thème. Le franchissement des frontières n'a que peu de rapport avec leur abolition. Si elles disparaissent, à quoi bon chercher à les traverser ? Et une fois traversées, elles sont encore là, non pas comme une malédiction qui perdure, mais comme la permanence d'une possibilité de traversée.

Transition : tracer une frontière fait partie de l'acte créateur

Il y a derrière cette situation de l'humanité, un ordonnancement du monde, dans la foi, une vision créatrice, certes contingente, mais absolument intelligible et dont les auteurs de la Bible ont parlé, à leur manière. « Quand le Très-Haut divisa les nations, quand il sépara les Fils d'Adam, il fixa les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël⁵ ». « À partir d'un seul homme, il a créé tous les peuples et les a établis sur la terre entière. Il a fixé pour eux le moment des saisons et les limites des régions qu'ils devaient habiter.⁶ »

Depuis le commencement, la frontière accompagne la marche de l'humanité. Comme une invitation à la traversée, comme un horizon, comme un défi.

⁵ Deutéronome 32,8.

⁶ Actes des Apôtres 17,26. Voir aussi Psaume 74,17.

La dernière frontière, celle qui signe notre condition de créature, c'est la mort. « Si ses jours sont fixés, si tu as compté ses mois, si tu en as marqué le terme qu'il ne saurait franchir...⁷ ». Mais pas seulement la mort biologique. La mort comme violence propre à l'Homme, la disparition de l'humain en nous quand nous l'infligeons à autrui⁸.

L'au-delà des frontières

Traversons, passons sur l'autre rive ! Quitter, mais quoi ?

Pourquoi Jésus donne-t-il cet ordre à ses disciples ? Chaque évangéliste nous renseigne sur une bonne raison de quitter ce rivage pour l'autre rive.

Chez Marc⁹, un embarquement conclut la prédication de Jésus en paraboles. Ceux qui les écoutent ne les comprennent pas car le secret du Royaume n'est donné qu'aux disciples. Rester donc avec Jésus, pour avoir l'explication des paraboles, mais surtout vivre avec Celui qui est, en personne, le Secret du Royaume. Cela vaut le coup de traverser la mer avec Lui ! De sortir de sa zone de confort, comme on dit aujourd'hui. Une autre traversée¹⁰ fait suite, chez Marc, à une controverse sur l'autorité de Jésus et à une fin de non-recevoir « Aucun signe ne sera donné à cette génération ». Il passe à autre chose.

Comme chez Luc¹¹, Jésus se heurte à des pharisiens qui n'entendent pas. « Passons sur l'autre rive » devient alors le symbole

⁷ Job 14,5.

⁸ Voir Maurice Bellet, *Essai sur la violence absolue*, Albin Michel, 2016.

⁹ Marc 4,35.

¹⁰ Marc 8,13.

¹¹ Luc 8,22.

d'un acte non-violent empreint de courage et de détermination. Plutôt que l'affrontement interminable et sans intérêt, franchir la mer et son danger, aller voir ailleurs, y parler, y prêcher, y vivre !

Chez Matthieu¹², « voyant la foule qui l'entourait, il donna l'ordre à ses disciples de passer avec lui de l'autre côté du lac ». Cette dimension du nombre, collant, envahissant pousse Jésus et ses disciples vers l'autre rive.

Jésus part aussi en Phénicie¹³, en Samarie¹⁴, en Décapole¹⁵, pays d'au-delà d'Israël. Il traverse des frontières pour fuir le surmenage, les sollicitations, les assauts des malades et de leur proches. Pour témoigner aussi d'une mission qui le dépasse, propre à Israël, et qui dépasse Israël.

La frontière comme horizon, comme défi vers l'inconnu

Au fur et à mesure que j'avance, la frontière reste en place. Elle ressemble à un horizon toujours là, indépassable. Elle dit la rotondité de la terre et ma finitude. Je ne peux pas m'en débarrasser sous peine de m'arrêter de marcher. Mais quelle extase m'en délivrera, définitivement ?

Il ne s'agit pas ici de sortir de notre condition humaine, mais de trouver, en son cœur, ce qui la dépasse, ce qui *parle* vers un au-delà, une transcendance. Quête risquée qui accepte d'aller vers l'inconnu, en compagnie de Celui qui se tient au milieu de nous et que nous ne connaissons pas¹⁶.

Il me conduit vers l'autre rive qui est aussi la rive de l'autre. Y aborder, c'est mettre

¹² Matthieu 8,18

¹³ Marc 7,24-31 et Matthieu 15,22-23.

¹⁴ Jean 4,1-30

¹⁵ Marc 4,35 à 5,20 puis Marc 7,31.

¹⁶ Jean 1,26.

le pied aux confins de mon être. C'est risquer une relation qui va perturber tous mes repères, tout ce qui m'a construit jusqu'ici. Et me conduire aussi à me connaître davantage.

En guise de conclusion : Il a passé la mort !

En vivant sa Passion et en mourant sur la croix, Jésus passe une frontière d'humanité que d'autres ont franchie. Mais l'Homme-Dieu vit ces injustices, ces trahisons, cette déréliction, ces tortures, dans une conscience vive de la portée infinie de ce passage. Éveil d'humanité qui ouvre un abîme pouvant sauver l'être humain de sa violence parce qu'il y désamorce le ressort religieux de cette violence, il y détruit sa justification sacrée, il y démasque son visage pervers.

Nous voilà à la fin du sacré comme séparation « le rideau du Temple se déchira en deux de haut en bas¹⁷ », **les frontières se voient retracées : « désormais, il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Jésus-Christ¹⁸ ».**

Le franchissement de la mort par Jésus et son Surgissement dont témoignent les disciples inaugurent une autre façon de voir le monde et les relations. Une façon fraternelle ! ■

■ *Frère Pascal, OFM cap, Tiaret, juin 2023*

¹⁷ Matthieu 27,51.

¹⁸ Galates 3,28.